

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 147 (2002)
Heft: 9

Artikel: Qui sait qu'une nouvelle guerre a commencé?
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qui sait qu'une nouvelle guerre a commencé?

Le 11 septembre 2001, des attentats à «l'avion-missile», d'une ampleur sans précédent et les plus sanglants dans l'histoire du terrorisme, font plus de 3000 morts à New York et à Washington! Pour la première fois, le «cœur» des Etats-Unis est touché de plein fouet par une opération terroriste qui annonce ce que pourrait être une forme de guerre au XXI^e siècle.

■ Col Hervé de Weck

Désormais, l'économie et la finance mondiales, cibles ô combien fragiles, constituent l'un des champs de bataille du terrorisme et du crime organisé. Par réactions en chaîne, de telles attaques peuvent provoquer, partout dans le monde, la ruine, peut-être durable d'économies entières. La réalité a fait irruption au milieu d'hommes pleins de rêves, d'espoirs et d'illusions, de préjugés, de naïvetés, de petites combines et de calculs sordides. Dans *La guerre ne fait que commencer*¹, les auteurs montrent comment et pourquoi ces attentats ont été possibles. Qui paiera les pots cassés? Qu'est-ce qu'une «guerre terroriste»? Comment les démocraties peuvent-elles la gagner?

Dans un conflit classique tout était clair. Des forces régulières prenaient le contrôle d'un territoire, occupaient une capitale, il y avait capitulation et occupation. Dans le premier conflit terroriste du XXI^e siècle, quelles sont les forces en présence et les règles du jeu guerrier? Alain Bauer et Xavier Raufer ne proposent pas de recettes-miracles ou de ba-

guettes magiques, mais une réflexion, nourrie par l'expérience, afin qu'une telle tragédie² ne se reproduise pas.

Une «révolution» aux Etats-Unis

Les attentats du 11 septembre ont provoqué une véritable révolution aux Etats-Unis où, désormais, l'Alliance atlantique apparaît comme une sorte de «dinosaur de la guerre froide». Parce que les différents services de renseignement et de sécurité n'ont rien vu venir et qu'ils peinent à faire parler les suspects, des milieux «bien pensants» redécouvrent la nécessité de limiter certaines libertés individuelles, de disposer d'organes pas trop bureaucratisés dans lesquels les analyses ne doivent pas forcément correspondre à ce que pensent les supérieurs ou correspondent à des thèses «politiquement correctes». On comprend qu'il est parfois indispensable de recourir à des opérations de liquidation ponctuelle, à des «interrogatoires poussés», de travailler avec des indicateurs issus de milieux terroristes et d'infiltrer les «nébuleuses» terroristes.

Le Congrès a voté – décision incroyable avant le 11 septembre – une nationalisation de la sécurité aérienne; tous les agents de sécurité des aéroports devront être américains. Dans les milieux économiques, on en arrive à penser qu'on ne peut plus sous-traiter la sécurité à des agences et à du personnel mal identifié.

Le dictateur pakistanais, Pervez Musharraf, hier encore un paria pour Washington, est «devenu le chouchou des Etats-Unis et, plus largement, du G8. (...) Le même vent réaliste ruine l'erreur énorme que fut d'aider la très gracieuse et occidentalisée Benazir Butto.» L'Iran n'est plus «l'ennemi suprême de l'Amérique»...

Après les attentats et la crevaison de la bulle spéculative Internet, la très libérale et pacifiste Silicon Valley, redevient ce qu'elle était à la fin de la Seconde Guerre mondiale: une zone dédiée aux industries d'armement et de sécurité. Pour détecter précocement le terrorisme nucléaire, chimique et biologique, la biométrique, entre autres, sera cruciale. Silicon Valley s'y lance.

¹ Bauer, Alain; Raufer, Xavier: *La guerre ne fait que commencer*. Paris, Jean-Claude Lattès, 2002. 316 pp.

² Par «tragédie», il faut entendre un événement que le passé ou le contexte rendent inévitable.

Du bon usage de la technologie et des valeurs occidentales

Malgré leurs systèmes d'écoute et d'observation hypersophistiqués, les responsables américains n'ont pas vu venir les attentats du 11 septembre. Cet «aveuglement», les Israéliens l'avaient subi à leur frontière Nord, dans la «bande de sécurité» au Liban. Pendant dix ans, quelque 1000 soldats de *Tsahal* et 3000 supplétifs de l'Armée du Liban-Sud, dotés d'armes sophistiqués, d'un matériel de surveillance électronique de haute technologie et bénéficiant des images des satellites américains, combattaient 300-400 moudjahidines du Hezbollah, équipés d'armes rustiques et d'explosifs. Les pertes israéliennes devenant chaque année plus lourde, décision fut prise à fin 1997 de se retirer. C'était quasiment le match nul entre le *High-tech* et le *Lo-tech*... Aux Etats-Unis, les instruments intellectuels existent, qui permettraient de dévoiler une menace terroriste, mais ils se trouvent noyés dans le bruit de fond médiatique.

Depuis la fin de la guerre froide, les Etats-Unis et leurs alliés utilisent une «boîte à outils» destinée à rétablir les Etats «effondrés». On connaît les échecs des opérations en Somalie (1992), puis au Kosovo où 40000 soldats occidentaux n'empêchent pas la mafia albanaise de réaliser la seule vraie «Grande Albanie», celle du crime organisé. Que se passe-t-il en Afghanistan? Pour sa part, le sociologue Amitai Etzioni soutient que les hommes



cessent de se combattre quand le massacre a assez duré, non quand les Occidentaux sifflent la fin de la partie et essaient de jouer aux arbitres.

Disposer de haute technologie ne dispense pas de tenir compte de la réalité et d'avoir des idées claires. Une telle attitude permet de découvrir que la misère n'est pas la cause unique du terrorisme. Les misérables ne sombrent pas forcément dans le fanatisme. Ben Laden et quinze des dix-neuf «bombes humaines» du 11 septembre ne sont pas des exclus! Peut-être à cause du «politiquement correct», l'appareil d'Etat américain en est arrivé à ne plus saisir ce qu'est actuellement le terrorisme.

Il faudrait également de la logique chez le «gendarme du monde»: hier en Afghanistan face à l'armée soviétique, Ben Laden passait à Washington pour un «combattant de la li-

berté». En décembre 1998, le Département d'Etat qualifiait de «terroriste» l'UCK du Kosovo mais, trois mois plus tard, ces bandes se transformaient en «héros combattant la barbarie serbe»! Un guérillero kurde est un «*freedom Fighter*» quand il affronte les forces de Saddam Hussein, mais un terroriste lorsque, franchissant la frontière, il tire sur des militaires de l'OTAN.

Tous ces paramètres peuvent expliquer pourquoi les rapports d'experts dévoilent si peu les menaces existantes. Pourtant, le «nouveau terrorisme basse technologie» n'est pas un fait nouveau. En février 1993, une voiture explosait sous le *World Trade Center*, provoquant un cratère de 50 mètres de haut. La bombe, bricolée à partir d'éléments achetés dans un supermarché, avait coûté moins de 3000 dollars. En décembre 1994, quatre moudjahidines, qui ont détourné un avion d'Air

France à Alger, avaient l'intention de le précipiter sur l'un des grands monuments de Paris. Le Pakistanais Ramzi Yousef, un des terroristes identifiés du 11 septembre, avait participé à l'attentat contre le *World Trade Center*. Sur son ordinateur, on a trouvé des plans d'attentats prévus pour l'année 1995.

Les forces en présence

«Quand débute une ère nouvelle, la difficulté majeure consiste à percevoir assez tôt quel sera l'ennemi, quel sera le champ de bataille, quelles seront les règles du jeu guerrier, à supposer qu'il y en ait!» Pendant la «parenthèse historique» qui s'est ouverte avec la chute du Mur de Berlin (1989) et se clôt le 11 septembre 2001, le terrorisme et la criminalité organisée ont atteint une dimension stratégique. Il ne suffit plus de penser le terrorisme en termes de répression, il faut penser «guerre terroriste et criminelle»...

Quels sont les «belligérants» de cette nouvelle forme de guerre? D'un côté, les appareils de défense des Américains

et de leurs «alliés» nationaux, lents et très hiérarchisés, de l'autre ce que les médias appellent le réseau al-Qaïda, qui semble si efficace avec sa stratégie de la terreur. Il ne s'agit pourtant pas d'une organisation ou d'un réseau Ben Laden mais d'une «entité biologique», d'une «nébuleuse protoplasmique» sans tête, d'un «vivier», de «noyaux» anonymes, de groupes instables et temporaires, d'individus vivant dans la clandestinité, dont personne ne soupçonnait l'existence une année avant les attentats du 11 septembre.

Alain Bauer et Xavier Raufer répertorient 38 «entités» terroristes, réparties sur les cinq continents, ayant des liens plus ou moins étroits avec Ben Laden qui les subventionne. Leurs ennemis déclarés sont, entre autres, les Etats-Unis, Israël et la Russie. En additionnant les chiffres donnés par les auteurs, qui ne se veulent pas exhaustifs (beaucoup de mouvements ne peuvent pas faire l'objet d'estimations chiffrées), on obtient 40000 «militaires», 50000 «sympathisants», 7000

«combattants» et 22000 Talibans pour l'ensemble de l'Afghanistan (700000 km²).

Tous ces hommes, musulmans ou convertis, adeptes d'un islam ultra-fondamentaliste, ont passé en Afghanistan: on les appelle donc les «Afghans». Les plus âgés sont venus combattre les Soviétiques; entre 1980 et 1992, 30000 à 40000 volontaires étrangers ont combattu aux côtés des moudjahidines du pays. Les «Afghans» plus jeunes ont passé par un ou deux camps qu'a comptées le pays après le retrait soviétique. Certaines sources estiment que 11000 hommes ont été formés dans les camps afghans, entre 1996 et 2001, dont 3000 «durs». D'autres parlent de 70000 individus provenant d'une cinquantaine de pays. Depuis que le régime des Talibans s'est effondré, les volontaires fanatiques passent par des camps situés dans une des zones hors contrôle de la planète (Soudan, Yémen etc.).

Après le retrait soviétique d'Afghanistan, entre 11000 et 20000 de ces hommes, véritable «vivier» du terrorisme islamiste international, continuent le *Jihad* sur d'autres fronts. 3000 à 5000 d'entre eux se trouvaient dans le 3^e corps d'armée bosniaque. D'autres ont gagné l'Europe et les Etats-Unis pour recruter et exploiter les «commodités» du monde occidental: accès aux médias, facilité de se déplacer, liberté de créer des associations. En vingt ans, des réseaux, parfois «dormants» ont été mis en place aux quatre coins de la planète.

La structure «al-Qaïda»

«La structure (imaginons une toile d'araignée) est plate, décentralisée. Chaque «Lego» de l'essaim dispose d'une grande autonomie et capacité d'initiative locale. Pour la coordination, pas de chef charismatique irremplaçable, mais des dirigeants anonymes et interchangeables. Le fonctionnement de l'essaim se fait par pulsations. Une décision d'attaque est prise? Les unités disponibles gagnent en vitesse un secteur donné, frappent brutalement et par surprise, se dispersent, avant que l'adversaire, lourd, à la hiérarchie pesante et complexe, n'ait réagi.» (p. 193)



Surveillance des ambassades en Suisse.

Les «Afghans» sont très difficiles à débusquer: ils se déplacent beaucoup, changent d'identités comme de chemises, utilisent des faux papiers volés à des Européens de souche, récupérés dans des administrations étatiques (un million de passeports vierges ont disparu en Albanie), falsifiés par des cellules spécialisées. Rasés de près, ils ne fréquentent pas les mosquées, ils sont comme tout le monde!

Un bilan?

Aujourd'hui, la terreur est une arme stratégique brutale, fugace, souvent irrationnelle: preuves en sont les opérations d'al-Qaïda, de la secte Aum et

du Groupe islamique armé algérien. Le terrorisme a cessé d'être marginal et «folklorique», il devrait être la préoccupation centrale en matière de sécurité pour tous les gouvernements. En effet, le problème concerne autant le ministre de l'Intérieur, le ministre de la Défense que celui de l'Economie publique.

Dès qu'il est question d'aggravation du crime organisé ou de terrorisme, on se rue en Occident sur le matériel, les gadgets, les engins et la technologie coûteuses, des systèmes de renseignements électroniques et informatisés censés travailler tous seuls, et on n'entreprend pas la moindre réflexion pou-

sée sur la nature de la guerre à entreprendre et celle menée par l'ennemi. On fonce sans réfléchir. «Des sociétés parfaitement civilisées et évoluées se conduisent en l'occurrence comme un pitbull.».

Comment faire pour que les experts, les responsables, voire le public s'ouvrent à la démarche «Pressentir – déceler – projeter»? Qu'ils ne laissent pas obnubiler, diriger par la technologie et qu'ils redécouvrent l'importance du rôle de l'homme dans l'investigation? Tout système n'est qu'un outil. Le microscope choisit-il lui-même le microbe qu'il observe, le bistouri décide-t-il seul de l'incision à pratiquer?

H. W.